



«POUSSIÈRE D'EMPIRE»
DE LÂM-LÊ

Vietnam Nô

■ Parmi tous les films calibrés, usinés, prêts à consommer de la production courante, voilà bien un ovni dont la nouveauté n'a pas fini de traverser notre ciel cinématographique. *Poussière d'Empire*, le premier long métrage du Franco-Vietnamien Lâm-Lê, est un saisissant poème en images ponctué d'ellipses qui sont autant de sauts dans le temps et dans l'espace. Autrement dit, un film plein de bruit, de fureur, de silence, de méditation, où l'Histoire et la légende s'imbriquent l'une dans l'autre, de même que la fiction et le quasi-reportage, la politique et la cosmogonie, la théâtralité et le réalisme... Avec Lâm-Lê (que le moyen métrage *Rencontre des nuages et du dragon*, il y a deux ans, nous avait révélé), on ne sait jamais sur quel pied danser ni à quel œil se fier. Cela commence dans l'Indochine française des années 50 à la manière d'un film d'aventures. Comme un *remake* du *Dieu seul le sait*, de John Huston, qui réunissait sur un îlot du Pacifique une bonne sœur (Deborah Kerr) et un marine (Robert Mitchum). Dans *Poussière d'Empire*, une religieuse stricte et revêche, jouée par Dominique Sanda, et un sergent de la coloniale mi-ronchon, mi-rigolard, qu'interprète Jean-François Stévenin, arrivent dans un village au bord d'une rizière, au bord de la guerre – conduits par un enfant muet, porteur d'un cerf-volant sur lequel un blessé viet a collé un message pour sa femme « pour qu'elle sache que je suis vivant ». Le soudard accompagne la servante de Dieu dans sa campagne d'évangélisation. Le sabre et le goupillon indéfectiblement liés par le vieil ordre colonial. Dans la cabane d'un vieux menuisier vietnamien, ils tendent un drap et installent le projecteur Pathé-Baby qui a servi à la projection d'un péplum saint-sulpicien sur la naissance du Christ. Mais un orage et la rupture d'une digue empêcheront la diffusion de la « bonne parole ». Dans la cabane, l'eau monte dangereusement ; alentour rôdent des maquisards du Vietminh. Le sergent se prépare à vendre chèrement sa peau, la sœur prie, tandis que le vieil homme met à l'abri les tiroirs d'une grande armoire où reposent les cendres des combattants morts à la guerre – en dépositaire fidèle de son peuple sacrifié. Là, dans cette cahute qui fait naufrage, le film s'évade insensiblement de son cadre réaliste. La cabane se transforme en un lieu scénique pour théâtre nô. Cadres et éclairages renforcent la stylisation. Dans l'espace clos de cette maison des morts, la caméra cerne les êtres et les choses avec un hiératisme d'épave. Images glacées et cotonneuses d'un cauchemar vrai. Au petit matin, la religieuse et le sergent, qui ont été rejoints par une colonne française, seront abattus dans la rizière par les Viets. Fin de la première partie. ■■■



JEAN-FRANÇOIS STÉVENIN, SERGENT SO

Lâm-Lê ou la doub

Silhouette de coolie tout droit sorti de Tintin, corps vif, visage anguleux, yeux noirs et lunettes d'écaille. « Je me méfie beaucoup des gens comme moi, affirme Lâm-Lê sans sourire, en poursuivant, les exemples sont nombreux de cinéastes qui, venus du Tiers-Monde retournent chez eux en position de colon. » Ainsi les choses sont nettes. Lâm-Lê ne brandit pas d'étendard, ne revendique aucune appartenance. Dans un cinéma français qui, hors de son glorieux passé colonial, n'a jamais été très amateur d'affaires étrangères, Lâm-Lê n'use d'aucun manichéisme pour justifier les choix esthétiques qu'il nous propose.

Voici un garçon de trente-quatre ans qui semble découvrir le cinéma, son cinéma : « J'apprends encore à marcher. Dans mon film précédent, mon premier, un moyen métrage intitulé *Rencontre des nuages et du dragon*, j'avais pu vérifier ce que je voulais sur le plan fixe. Il n'y avait pas un seul mouvement d'appa-